

LES ECHOS DE SAINT-MAURICE

Edition numérique

Georges de MONTENACH

L'art public au village

Dans *L'Eveil (Echos de Saint-Maurice)*, 1912, tome 14, p. 246-250

© Abbaye de Saint-Maurice 2010

L'Art public au village

On s'est beaucoup occupé, depuis quelques années, de la conservation des sites, des monuments naturels, des paysages, afin de garder, contre les déprédations, les merveilles dont le Créateur fut prodigue dans nos campagnes.

On a livré une véritable guerre aux affiches insolentes, qui célébraient, en plein champ, les mérites d'un chocolat, ou qui recouvraient de leurs lettres raccrocheuses les murailles de nos maisons.

On a fait entrer dans l'arsenal des lois des mesures préservatrices de la faune et de la flore ; on a créé des parcs nationaux, afin de maintenir certains coins privilégiés de nos bois et de nos montagnes à l'abri des exploitations.

Mais, tandis que ces préoccupations généreuses absorbent l'activité des amis et des défenseurs du pittoresque, nous assistons, sans réagir, au bouleversement de tous nos villages, à l'effacement de leur caractère régional, à la disparition de la maison type qui le lui donnait, et au remplacement de cette dernière par des constructions nouvelles, dans lesquelles on ne retrouve plus trace du style de la contrée, auxquels les pires éléments architecturaux citadins se substituent.

C'est là, me semble-t-il, un dommage autrement grave que celui qui peut être causé par l'apposition temporaire de quelques affiches déplacées et il mériterait d'intéresser bien davantage, tous ceux qui ont souci de conserver, dans son intégrité, le visage aimé de leurs patries respectives.

Personne ne contestera cependant la place capitale

tenue dans le paysage par les agglomérations rurales ; elles en font quelque chose de vivant, elles le mettent en valeur, le complètent et finissent par s'unir à lui à tel point, qu'on ne les conçoit pas l'un sans l'autre.

Certes la nature est variée dans les spectacles qu'elle nous donne, mais ce n'est point rabaisser l'œuvre de Dieu que de reconnaître la grande influence de l'apport humain dans la beauté d'un site. Il ne serait pas achevé sans la tour ruinée qui couronne tel rocher, sans le clocher qui s'élance à l'horizon, sans le chalet qui anime de son toit mordoré les pentes gazonnées de la colline.

Songons à ce que sont nos villages, au rôle qu'ils jouent, à leur influence sur la mentalité populaire dont ils demeurent le moule. Pensons aux innombrables formes que revêtent leurs maisons ; va-t-on laisser périr tout cela et effacer ainsi les traits les plus marquants de la nationalité à laquelle nous appartenons ?

Dans un pays, la ville est l'exception, le village est la règle.

On s'occupe avec infiniment de raison des problèmes que pose la dépopulation des campagnes, on voudrait sauver la terre qui meurt dans l'abandon et l'isolement.

La rupture de l'équilibre démographique entre la campagne et la ville et les multiples répercussions sociales, économiques et morales qui en sont la conséquence, constituent un des phénomènes les plus caractéristiques, les plus troublants, les plus fâcheux de l'époque actuelle ; aussi, tous les jours naissent des œuvres nouvelles, poursuivant un double but : conserver au village l'individu qui s'apprête à l'abandonner,

ramener vers la terre ceux qui l'ont déjà délaissée.

C'est ainsi que nous avons vu le Code civil lui-même se transformer pour rendre le bien de famille insaisissable. Des ligues comme celle du *Coin de terre et du foyer*, s'appliquent à favoriser l'ouvrier agricole et sa famille par une foule d'institutions. Le Syndicat rural enseigne au paysan les bienfaits de la solidarité, la *Dot agraire* lui facilite le mariage qui l'enracinera et longue serait la liste des moyens par lesquels on veut réagir contre une situation qui devient inquiétante.

A ces moyens, pourquoi n'ajouterions-nous pas notre action esthétique qui vise également à rendre au village ce qui faisait son attrait et sa force, ce qui donnait à l'âme de ses habitants ses hautes vertus, ce qui alimentait le patriotisme, ce qui maintenait aux mœurs publiques cette puissance de résistance aux suggestions dangereuses ?

On s'étonne que le village se vide, mais on ne cherche pas assez les raisons profondes auxquelles on doit cet état de choses.

Beaucoup ne veulent pas voir que le village est le grand sacrifié de l'heure présente ; on ne veut pas avouer que toutes les autorités administratives, scientifiques, industrielles, artistiques ou simplement commerciales, ont fait converger leurs efforts vers la ville, vers son agrandissement, son aménagement, sa prospérité, aux dépens du campagnard trop négligé.

C'est la ville qui, par tous ses avantages extérieurs, retient la faveur des foules ; ces avantages agissent avec une puissance fascinatrice sur des millions d'hommes.

C'est à la ville qu'on réserve toutes les jouissances : le théâtre, la musique, la littérature, les

musées, les expositions, les fêtes brillantes et parées.

C'est pour elle qu'on perfectionne le confort, qu'on augmente le luxe, qu'on multiplie les attractions.

On a au contraire enlevé au village ses mœurs, ses traditions, ses coutumes, son style, son art, ses fêtes, ses joies, ses chansons.

Le dépérissement progressif de tout ce qui constituait dans son intégrité le milieu villageois, l'accent local, l'esprit régional, s'est peu à peu produit sans qu'on ait pendant longtemps essayé de l'enrayer.

C'est particulièrement au point de vue esthétique qu'on l'a laissé se dépouiller de tout ce qui faisait sa richesse, sa beauté, de tout ce qui le distinguait, lui donnait un intérêt, pour le revêtir d'un uniforme terne et maussade et rien ne vient plus compenser le rude travail de ceux qui y habitent.

Qu'a-t-on donné au village en échange de tout ce qu'on lui a follement enlevé pour satisfaire de sots préjugés pédagogiques, pour satisfaire le mépris du passé, du bon vieux temps, si idiotement raillé, pour satisfaire ce dédain des coutumes naïves qu'on regarde comme surannées et dont on veut alléger l'individu, afin qu'il puisse prendre part aux luttes économiques d'aujourd'hui.

Elles n'étaient cependant pas pour lui un fardeau inutile, ces coutumes, elles le maintenaient dans son ambiance naturelle, et leur fidèle observance le rattachait à la terre natale.

Comptez les améliorations dont le village profite ; comptez ses embellissements, mais comptez de même toutes les déformations qui lui ont été infligées et en bouclant votre bilan, vous serez étonnés du déficit.

Le paysan avait ses fêtes religieuses et locales, qui servaient de prétextes à de gracieux cortèges, à des cérémonies symboliques, on a remplacé tout

cela par des exhibitions foraines — *femmes géantes, phoques savants* — et par les beuveries interminables dans la lourde atmosphère du cabaret, devenu la seule source de joies et de distractions, le seul élément de sociabilité.

Le campagnard avait ses chants, douces harmonies qui traduisaient l'âme des gens et des choses de chez lui ; nous lui envoyons pour remplacer cela, le *beuglant* en tournée, d'affreux cabotins, qui lui apprennent : *Viens poupoule* ou *La petite Tonkinoise* !

La nécessité de réagir contre l'ensemble de faits que je signale ici, n'a plus besoin d'être démontrée, et je suis, pour ma part, persuadé que tout ce qui sera tenté pour conserver ou restituer aux agglomérations rurales leur valeur esthétique, pour leur rendre des habitations conformes au génie historique des populations, un mobilier moins dénué d'intérêt artistique, des fêtes inspirées des traditions, des légendes, des événements, des souvenirs locaux, contribuera grandement à activer cette indispensable réaction, à la rendre féconde.

(à suivre.)

B^{on} G. de MONTENACH.